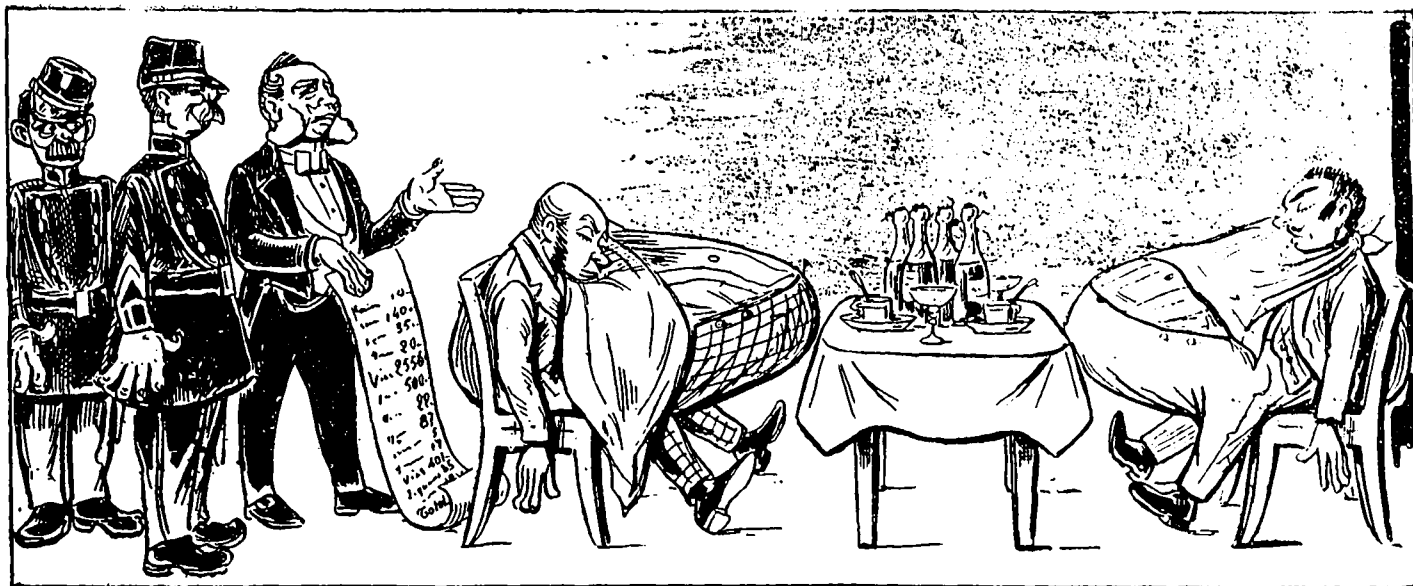




III

annuellement plus de vingt mille chevaux à l'étranger. On réclama une réorganisation complète des haras, dont le régime fut aboli en 1790.

Les guerres de la première République et de l'Empire prouvèrent cependant que la France possédait alors de fort bonnes races ayant de l'énergie et du fonds. Le pays put en grande partie subvenir aux nombreux besoins de l'armée pendant cette période. Mais il vint un moment où, le stock s'épuisant, on dut avoir recours aux réquisitions pour remonter la cavalerie. Cela jeta l'inquiétude et le découragement chez les cultivateurs, qui s'ingénierent à ne produire que des races inférieures, des rosses, afin qu'elles pussent échapper infailliblement à la conscription.

Dans le but d'assurer les remotes, Napoléon réorganisa les haras en 1806.

Le système des haras du premier Empire avait pour base la production du sang arabe; l'expédition d'Egypte avait mis entre les mains de la France un assez grand nombre d'étalons orientaux. Ce sang, employé comme agent d'amélioration, domina jusqu'en 1814; à cette époque, l'invasion de nos ports, la reprise de relations suivies avec la Grande-Bretagne donnèrent entrée en France aux étalons anglais, et ceux-ci obtinrent peu à peu chez les éleveurs du Nord, de l'Est et de l'Ouest une préférence marquée sur les étalons arabes; l'action de ces derniers s'est cependant maintenue dans le Midi.

C'est donc le sang arabe sous le premier Empire et la Restauration, et le sang anglais (provenant lui-même du sang arabe) sous la fin de la Restauration et surtout depuis 1830, qui tirèrent les races chevalines de France de l'état d'abâtardissement dans lequel elles étaient tombées à la suite des guerres de la Révolution.

Les qualités exigées des chevaux de troupe sont nécessairement en rapport avec les services qu'ils sont appelés à rendre, outre les conditions qui doivent être communes à tous: un tempérament sobre, une constitution robuste qui résiste à la fatigue et aux intempéries. Les trois armes de la cavalerie proprement dite requièrent toutes une qualité essentielle, la souplesse, qui rend les chevaux maniables et donne à l'homme confiance dans sa monture. Chaque arme réclame en outre des qualités distinctes.

La cavalerie légère, destinée à éclairer la marche de l'armée, à épier l'ennemi, à le harceler, à se montrer à l'improviste sur les points éloignés, à le déconcerter par des marches imprévues et à tomber sur lui comme la foudre, demande des chevaux lestes, impétueux, d'un tempérament sec et ardent, d'une constitution très vigoureuse, forts et légers et nerfs nerveux.

La réserve, qui est destinée à arriver sur l'ennemi en masses compactes, demande des chevaux ayant du poids et de l'énergie. Une rapidité trop grande (qui ne peut jamais être la même pour tous les chevaux) risquerait d'éparpiller les hommes.

La ligne demande des chevaux ayant du fond, de la légèreté, de la vitesse, de l'énergie comme compensation du poids.

Aux chevaux de l'artillerie il faut de l'énergie, de la résistance et de la vitesse. Ils doivent, en outre, être tous doublés, c'est-à-dire posséder un gros et un bon dessus leur permettant d'être sellés. Il faut, en effet, qu'ils puissent tous être montés, et qu'ils soient susceptibles en même temps de trainer au galop et sur tous les terrains des pièces d'artillerie. Les chevaux réunissant ces qualités ne sont pas toujours faciles à rencontrer.

Dans le train on verse tous les chevaux qui ne peuvent être utilisés dans les autres armes: chevaux manqués, tarés, de rebut. Ce qui ne veut pas dire que tous les chevaux du train soient de mauvaises rosses. Il en existe au contraire de fort bons, qu'un léger défaut, un mauvais dessus, par exemple, empêche seul de livrer à la selle. Le service qu'ils ont à fournir demande qu'ils soient en général plus forts et plus lourds que les précédents.

D'autres époques ont eu des fanatiques et des incrédules, la nôtre a ses athées dévots et ses sceptiques intolérants.

JUSTE PUNITION

Le soldat Folargon regarde, par la fenêtre, la pluie qui tombe avec rage :
— Pompez, Seigneur, pour les biens de la terre et le repos du mécréant.
Survient le brigadier :
— Vous, vous aurez deux jours... avec le motif : "Avoir excité le temps à la débauche."

CHEZ LE BARBIER

Le garçon a la manie de conter ses peines aux clients.
— Enfin, dit-il à un brave homme qu'il tourmente depuis une demi-heure, que monsieur se mette à ma place ! Qu'est-ce qu'il ferait à un individu dont il aurait à se plaindre ainsi !
Le client (sanguinaire). — Je l'enverrais se faire raser par vous !

DEPART MOTIVÉ

Un pochard, au douzième verre, serre la main à son compagnon et se dispose à partir :
— Tu me quittes déjà ?
— Bien forcé... Je mets le double de temps à entrer chez moi, depuis qu'on a élargi ma rue.

L'APPRENTISSAGE DU SOLDAT

Le sergent. — Allons ! la tête droite, le coude dans la direction de l'épaule ; un peu de patriotisme, que diable !

SEULEMENT...

En époussetant, Baptiste fait tomber la plus belle pipe du râtelier de son maître.
— Triple maladroit ! gronde celui-ci : elle est en miettes, n'est-ce pas ?
Baptiste, avec sa tranquillité proverbiale :
— Le tuyau seulement, monsieur !

???

L'apprenti marchand de vin (au moment de mettre en bouteille). — Dites donc, patron, quelle année allons nous fabriquer aujourd'hui ?

MINCE DE DON !



Le fils du sénateur. — Papa, le maître d'école dit qu'un siège au sénat est un don du peuple.
Le sénateur. — Un don du peuple ? Mince, mon fils... Le mien me coûte au-dessus de \$10,000.